



Léon Spilliaert

Avec la mer du Nord...

Autodidacte, formé au contact de la littérature de son temps et persuadé de son destin d'artiste élu, tel que le concevait Nietzsche, Léon Spilliaert (1881-1946) est l'auteur d'une œuvre d'une profonde originalité, nourrie d'interrogations métaphysiques et de culture flamande, et réalisée presque exclusivement sur papier. Mélangeant les techniques graphiques comme l'encre de Chine, la mine de plomb, la craie noire, le pastel, les crayons de couleur, puis l'aquarelle et la gouache, l'Ostendais tisse des liens avec le symbolisme et l'expressionnisme contemporains, et semble annoncer, dans ses paysages les plus radicaux, simplifiés à l'extrême, l'abstraction géométrique et le minimalisme.



20/01/2023

€ 45

192 pp. / 240 x 290 mm

140 ill. / Broché à rabats

FR ISBN 9789461617774

EXPOSITION

Fondation de l'Hermitage - Lausanne,
27/01-29/05/2023

Léon Spilliaert, ou l'inconstante recherche de soi

ANNE ADRIAENS-PANNIER

Portrait littéraire et critique d'un artiste

Dès le début de sa carrière, Léon Spilliaert cherche sa propre vision de l'art. Sans éducation académique, ne se fiant qu'à son instinct, il décide de travailler en dehors des normes d'usage et conservera cette attitude jusqu'à la fin de sa vie. Inspiré par la littérature et la philosophie de son époque, dans lesquelles il puise des registres rationnels, il suit ses intuitions et affecte la valeur poétique de ses créations. Jeune homme, prompt à l'introspection, il se laisse submerger par des pensées mélancoliques qui le tourmentent et le remplissent de doute. Homme mûr, observateur avisé de la réalité du monde, il introduit sarcasme et fantaisie au sein de l'expression de ses rêves. Homme âgé, il accepte les manifestations de reconnaissance et d'admiration sans toutefois se départir de son sens de l'autocritique. Souvent, il ne peut s'empêcher de porter un regard légèrement ironique sur son existence. Ceci ne lui est pas dicté par un souci de protection personnelle, mais plutôt par un instinct de survie face à son analyse du monde extérieur. En un mot, le respect qu'il devait à son impulsion créatrice et à sa propre indolence fut l'impératif majeur de son existence.

Spilliaert a laissé peu de témoignages écrits sur sa vie et sa personnalité. En reprenant son unique note autobiographique, des passages de sa correspondance, les réponses à un questionnaire et un rare jugement concernant un autre artiste, il est possible de mieux cerner son esprit artistique.

Léon Spilliaert, le chercheur inconstant

Sa seule note biographique manuscrite, destinée à paraître dans le catalogue de l'exposition de la Biennale de Venise en 1930, est un essai de genre littéraire (fig. 1). Son contenu, rédigé alors que l'artiste approche des quarante ans, dépasse le récit de faits réels et possède parfois une tendance à l'imagination fantaisiste. Son interprétation littéraire est donc à proscrire! Dès le premier énoncé, sa date de naissance, Spilliaert introduit une erreur, puisqu'il ne le 28 juillet 1881 - « Je suis né à Ostende le 3 juillet 1881 - d'une mère douce et mélancolique et d'un père violent et exalté. De mon enfance je conserve un souvenir ébloui, jusqu'au jour où l'on me mit à l'école! » - Un été, il visita une exposition de peinture, un événement qui détermina la suite de son parcours de vie : « Je me souviens de ma lointaine enfance, du temps où tout m'apparaissait si beau, si neuf, si étrange. Ce fut alors, à Ostende, pendant la saison, que je vis pour la première fois une exposition de peinture. J'y vis des tableaux d'Ensor (fig. 2) : je ne les ai plus jamais oubliés. Une des plus fortes impressions de ma vie! Jamais, je ne fus troublé ou charmé davantage. [...] [Ensor] fut la secousse qui ébranla mon âme et décida, peut-être, de ma vocation artistique! »



Cat. 3. Nage défilant sur la plage, vers 1900-1902. Léon Spilliaert, huile, plume et plume sur papier, 103 x 94 cm. KBR - Cabinet des Estampes - SV 7934



Cat. 3. La Rapsodie, 1902. Léon Spilliaert, huile, plume et plume sur papier, 107 x 100 cm. The Heeren Family Trust, New York (© 2020)

probablement l'antipathie de ses condisciples et professeurs. Dans sa notice, il a tendance à transformer cette situation en une attitude personnelle de survie, « traitant tout le monde en ennemi ». Que de cette expérience surgisse ensuite un chagrin en solitaire l'étonnera personne. Spilliaert était conscient de son caractère particulier, mais la poursuite de la réalisation de sa vocation artistique domina toute sa vie. « Je travaillais, enfermé chez moi toute la journée. À la nuit tombante, j'étais par n'importe quel temps, faisant durant des heures d'énormes promades le long de la mer ou à travers les champs. Dans mon entourage j'étais un objet d'étonnement et de scandale! » (Fig. 3, cat. 11 à 26).

En dehors de sa tendance à la solitude, il était aussi en proie à l'incertitude. Il ne parvenait pas à décider de la tournure à donner à sa vie. Il travailla quelque temps pour l'éditeur-libraire bruxellois Edmond Deman, en 1903, qui l'introduisit parmi le cercle culturel bruxellois et lui confia l'illustration d'ouvrages d'Émile Verhaeren et de Maurice Maeterlinck venant de sa propre bibliothèque - une étape fondamentale dans la carrière du jeune artiste, qui choisit ensuite de proposer ses services à l'État du Congo, sans succès. Finalement, il voulut partir à Paris à la recherche d'un emploi comme illustrateur : « J'en ai assez d'attendre jusqu'à ce que la fortune me tombe sur le nez, cela deviendrait de l'abjection à la fin! » Mais le séjour parisien de 1904 et l'aidé d'Émile Verhaeren ne changèrent rien à la situation, il continuait à douter de la valeur de son travail : « [...] Tout ce que j'ai fait jusqu'à présent, je voudrais tout déchirer, tout détruire. Ah! si j'étais débarrassé de mon caractère inquiet et fébrile, si la vie ne m'avait pas dans ses serres! » Ses incertitudes, sa frustration et son tempérament tumultueux n'étaient pas sans provoquer des frictions et des ruptures amicales, ce qui diminait évidemment sa solitude.



Fig. 3. Léon Spilliaert, Le Chat de vers, 1904. Huile, plume et plume sur papier, 40 x 40 cm, Collection MAZEL

Le mélancolique, le rêveur

Le sentiment d'abattement et d'exaspération comme l'ingénuité à la convivialité s'apparentent chez Spilliaert, dans ses jeunes années, à la « mélancolie artistique ». Loin de le rejeter, il semblait cherir ce sentiment et s'y complaisait, recherchant complaisamment la solitude et célébrant cette mélancolie comme une conscience supérieure de soi.

Dans la série des autoportraits de cette période, en 1907-1908, Spilliaert se plonge dans son reflet par une analyse critique et une précision proche du lugubre (fig. 4 : cat. 70, 79, et 80). Il est obsessionnellement à la poursuite de cette connaissance de soi et parvient à mener à la découverte vertigineuse de la nature double de l'artiste. Elle finit à des déformations presque monstrueuses, loin de la réalité, loin du monde extérieur et de l'environnement immédiat. Les autoportraits ne sont qu'un facies de la très intense production de Spilliaert à ce moment : « [...] Je n'ai pas assez de dix mains pour [...] réaliser tous [mes rêves]! »

Fig. 4. Léon Spilliaert, Autoportrait au miroir, 1908. Huile, plume et plume sur papier, 40 x 40 cm, Collection MAZEL



Au sortir d'une jeunesse insaisissable, il cherche activement à se représenter non plus comme un artiste émergent, mais comme un créateur arrivé à pleine maturité et reconnu par ses pairs. Et comme cette reconnaissance se fait attendre, il nuance ce supplice en se persuadant qu'il ne parviendrait qu'à un déploiement tardif : « Ma pensée intime à moi, c'est que je me développerai tard, que tout ce que j'ai à prétendre est peu de chose, en comparaison de ce qui dort encore en moi! Je suis encore toujours une brute et un barbare, dont les facultés sommeillent! »

Sujet à la mélancolie, Spilliaert exprime le poids de la solitude et du doute, tout en nourrissant des rêves irréalisés de voyage et d'évasion : « [...] Pour pouvoir faire un tel voyage, je sacrifierais tout ce que j'ai, jusqu'au dernier de mes dessins! » Pourtant, jamais il ne partira. Le seul voyage qu'il entreprend, vers la cinquantaine, avait l'Italie comme destination, mais il est interrompu brutalement. Un ami de longue date, Albert Darnoy, nous raconte ce désir d'espérance qui caractérise Spilliaert : « Il tenait toujours une valise prête pour quelque voyage ou quelque départ, qui lui nait ne se produisit jamais. Il n'y avait pas moins voyageur que lui, la somptueuse idée qu'il se faisait de tous les voyages possibles devant lui suffire! » En revanche, il démissionne à maintes reprises, d'Ostende à Bruxelles, de Bruxelles à Ostende et de retour d'Ostende à Bruxelles. À l'intérieur des villes, il change souvent d'adresse...

1900

En janvier, après quelques mois seulement, Spilliaert abandonne ses études pour raisons de santé et il est radié du registre de l'Académie. Il se rend à Paris pour visiter l'exposition universelle en compagnie de son père, qui lui achète sa première boîte de pastels. Spilliaert réalise le premier de ses trois portraits de Nietzsche (collection particulière), avec lequel il se sent des affinités spirituelles. Comme lui, le philosophe est un esprit troublé, toujours en recherche, et fait de longues promenades pour mûrir ses réflexions et donner corps à ses pensées.



du poète en 1902, l'année suivante, le recueil *Pestres légendes*, ainsi que les trois volumes du *Théâtre de Maeterlinck*, qu'il orne de trois cent quarante-huit dessins. Deman a également édité un catalogue de lithographies d'Odilon Redon, dont les images sombres et troublantes auront une influence durable sur Spilliaert. L'artiste exécute le premier de ses nombreux autoportraits (collection particulière), qui rappelle ses portraits de Nietzsche à la fois par sa composition et par l'inscription qui y figure.

1901

N'ayant reçu qu'une brève formation artistique, Spilliaert développe un style personnel. Travaillant principalement à l'encre et au graphite sur papier, il réalise des dessins monochromes, représentant des paysages inspirés d'Ostende et des figures solitaires, souvent féminines, qui témoignent de son intérêt pour les récits mythologiques et bibliques.

1902-1903

Spilliaert commence à travailler pour l'éditeur Edmond Deman. Ce travail lui offre l'occasion d'élargir son horizon : il passe du temps à Bruxelles et fait la connaissance d'écrivains et artistes. Spécialisé dans le symbolisme français et belge, Deman publie notamment des ouvrages d'Émile Verhaeren, Maurice Maeterlinck et Stéphane Mallarmé, dont Spilliaert se sent proche. Il commence à illustrer certaines publications de l'éditeur : un premier recueil de poésie de Verhaeren, *Pour les amis*

1903

À l'automne, encouragé par Albert Silye - le fiancé de la fille de Deman, Gabrielle -, Spilliaert propose ses services à l'État indépendant du Congo, alors sous le contrôle de Léopold II. Sa candidature est rejetée pour raisons de santé. L'année suivante, il écrit à Silye au Congo. On perçoit, en haut de sa lettre, un sentiment d'errance dans le dessin du bateau à vapeur qui avance sur la ligne d'horizon (Bruxelles, AACB, fonds Louvigné-Deman).

Fig. 10. Anonyme, Grande Paroisse à Suresnes, 1903. Huile, plume et plume sur papier, 40 x 40 cm, Collection MAZEL, Ostende



Fig. 14. Anonyme, La femme Spilliaert, le père Edmond et la mère, 1906. Huile, plume et plume sur papier, 40 x 40 cm, Collection MAZEL, Ostende

probablement), Verhaeren écrit à Spilliaert : « Vous êtes un être profond, charmant et exalté [...] Une vie comme la vôtre doit être dédiée à l'art et je vous aime pour toute la beauté d'intelligence et de cœur dont vous faites preuve! » Grâce à la position influente de Verhaeren, Spilliaert expose bientôt aux côtés de Picasso à la galerie Clovis Sagot. Après avoir passé l'été à Ostende, il retourne à Paris, où il visite le Salon d'Automne. Il est particulièrement impressionné par le travail de Paul Cézanne. Il reste attaché à sa ville natale : il est membre des groupes artistiques locaux - De Digneard fondé par Julius Klöck et le Cercle artistique et littéraire - et contribue à la fondation d'une revue littéraire.

1906

Spilliaert fait la connaissance du poète, critique, collectionneur et galeriste Henri Vandepitte, qui sera pour lui un important soutien. Peu de temps après leur rencontre, Vandepitte se rend à New York. Il compte emporter quelques dessins de Spilliaert pour les présenter au public américain, mais le projet naboutit pas.

1907

Spilliaert vit dans la maison familiale du 2, Kapellestraat, à Ostende. Ses ulcères à l'estomac sont cause de vives douleurs et préoccupés, durant un temps, une inflammation qui manque de le tuer. En octobre, il confie, dans une lettre à Deman, qu'il s'est perdu des amis à cause de son « caractère sauvage, nerveux et colérique » et de ses « manières de rustre ». Il vient également de mettre fin à sa première relation amoureuse, « parce que cela m'ennuyait », mais au moins, ajoute-t-il, il ne sera plus distrait :

1904

Au début de l'année, mûri d'une lettre de recommandation de Deman, Spilliaert se rend à Paris. En février, il rencontre Verhaeren, qui le prend sous son aile et lui présente de nombreuses personnalités du monde de l'art. Dans les années qui suivent, les deux hommes vont développer une amitié chaleureuse et étroite. Dans une lettre non datée (juin 1909